L'action, la réaction
Etude conceptuelle

L'action, en première approche, semble désigner proprement ce que fait quelqu'un par quoi il réalise une intention ; **l'action, c'est l'intervention *volontaire* d'un être intelligent susceptible de modifier la réalité sur laquelle il opère** (on ne parlera donc de l'« action » d'un produit chimique – l'acide agit sur le calcaire –, d'un événement – la hausse des prix agit sur le moral des ménages – ou encore d'un animal – le lion agit en prédateur –, par exemple, qu'un en sens dérivé : est agent ce qui produit un effet ; est agent la cause efficace, fût-ce de manière infra- ou non-rationnelle) ; au sens propre, donc, **l'action n'est pas un simple comportement, mais bien l'œuvre décidée (et efficace) d'une personne responsable**.

A cet égard, on pourrait dire que toute action, en tant que telle, est libre, et que, pour cette raison, elle est première, elle initie, elle est une sorte d'initiale dans un chaîne de phénomènes ; Chateaubriand, à propos de la force créatrice et de la liberté de Napoléon, écrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, que Bonaparte partait « de lui seul » : de même, pourrait-on dire, l'action paraît partir d'elle seule et se donne, donc, comme un commencement assumé, voulu, qui bouleverse en quelque façon tel ou tel ordre des choses. La « réaction » suggère autre chose ; elle est seconde, elle suppose autre chose, par rapport à quoi elle se situe : ré-agir, c'est répondre ; c'est agir après et en fonction de… ; c'est agir relativement à… ou encore à partir de…. La ré-action est un second temps, elle n'arrive pas d'emblée, *ex nihilo*, comme une cause non causée (en admettant ici qu'il soit sensé de parler d'une cause non causée ou d'une intervention fondamentalement première, déterminante sans être déterminée).

Mais il y a plusieurs manières de comprendre la « réaction », cette action « conditionnée », relative, en situation contraignante, et le terme peut se prendre en bonne ou en mauvaise part. On parle d'abord de « réaction », en un sens plus neutre (qui, de fait, ne concerne pas particulièrement l'humain), à propos de produits chimiques, de forces physique ou d'autres réalités non rationnelles : la réaction, c'est par exemple la réponse d'un système excitable à un stimulus externe ou interne (on parlera alors de « réflexe ») : réactions tactile, visuelle, réaction au chaud, au froid ; si je puis placé devant un grand foyer lumineux, « je » réagis, c'est-à-dire, en fait, que mon œil s'adapte, tout comme la température de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale
L'action, la réaction

mon corps, et cela se fait hors de mon contrôle, naturellement, que je le veuille ou non ; si je contracte un virus (la grippe), et si je me soigne, mon corps, là encore, réagit, la réaction, par conséquent, étant ici la modification produite, dans mon organisme par une cause morbide puis par le remède. Appliquée, donc, à l'être humain, *en tant qu'être vivant*, on dira que la « réaction » désigne l'attitude, ou le comportement, d'une personne qui répond à une excitation, à une action extérieure, quelle qu'elle soit. Et, de fait, nous ne cessons de « réagir » : en fonction de la température, en fonction du bruit, etc. ; devant le chien qui court vers moi, j'aurai une réaction de peur ; face à une brusque contrariété, une réaction de colère, etc. Ainsi comprise, la « réaction » n'est pas vraiment une « action », et les deux termes ne sont pas à mettre en parallèle : j'agis quand je décide de me mettre au travail pour réussir un examen ; je réagis (par un tremblement, par la stupeur, etc.) quand j'entends un hurlement dans la rue ; il ne s'agit pas du tout, dans les deux cas, d'un même type de phénomène.

Cela dit, le terme revêt un autre sens, qui le rapproche, cette fois, de l'action, et qui peut donner lieu à des interprétations positive ou négative.

Réagir, en effet, ce n'est pas seulement répondre « par réflexe » (comme un simple produit, comme un organisme, comme une réalité strictement physique), à une excitation, à une pression ou encore à une force extérieure, c'est proprement ré-agir, c'est-à-dire agir *après*, dans un second temps (agir, donc, par rapport à…), mais aussi, communément, agir *contre* (et mobiliser, de ce fait, son intelligence, ou ses passions, son intention de riposter).

Examinons le premier aspect : ré-agir, c'est agir *après*, et *relativement à…* On pourrait, pour l'illustrer, songer à des théories médiévales dites « augustiniennes » concernant cette action (mentale) qu'est la production du concept ou de la pensée. L'idée, dans ses grandes lignes, est très simple : c'est l'âme qui produit le concept (et quand elle produit le concept, elle *agit* : penser, c'est agir mentalement), mais après une excitation venue du corps ; autrement dit, la production de la pensée est une ré-action à une passion corporelle (ou, si l'on veut, à une première action du corps : *penser, c'est agir mentalement en réaction à* – c'est-à-dire *suite à…* et *en fonction de… – une modification du corps*).

Détaillons un peu. Certes, l'homme a rapport au monde par son corps, mais les concepts qu'il possède ne peuvent dériver directement, sans hiatus, du sensible, ce qui reviendrait indûment à subordonner l'âme intellective à la matière : c'est-à-dire que le sensible ne peut pas véritablement être la cause et le fondement du

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

concept (sans quoi l'on ferait dépendre sans nuance le plus noble du moins noble). Il suffit pour trouver une solution de dire qu'il existe bien un lien entre le corporel et le spirituel et que, oui, le sensible est cause du concept, mais qu'il n'est cause qu'en un sens : il est cause *occasionnelle* ; le sensible est la cause occasionnelle d'un acte *immanent d'intellection* : c'est-à-dire que l'âme humaine est capable, « au contact », si l'on peut dire, des choses, de produire *elle-même*, en elle-même les concepts de ces choses. L'intellect est excité par la chose, stimulé par elle : il lui doit cela, mais il ne lui doit que cela ; en lui-même, l'acte intellectif reste strictement autonome. L'âme ne doit à l'impression sensible que le moment de mise en route de son acte propre : l'on pourrait dire que l'excitation est l'initiatrice de l'intellect, mais pas son initiale, elle est à la limite son origine, mais pas son principe : si l'intellect humain en a besoin, c'est qu'il a perdu sa lumière naturelle : il a besoin, donc, d'un *éducteur* : il pense par lui-même quand il pense, mais il ne se met pas *de lui-même* à penser : et le sensible joue ce rôle de déclencheur ; l'âme de l'homme a perdu son autarcie intellectuelle, mais elle n'a pas perdu son autonomie. Sa pensée est donc bien son action, même si cette action n'est jamais

qu'une ré-action à la manifestion du sensible. Ainsi, lorsqu'elle agit en produisant le concept, l'âme se comporte un peu comme le caméléon dont la peau *réagit* à ce qui l'entoure : si le feuillage est vert, sa peau sera verte ; s'il est plus jaune, elle sera plus jaune ; idem pour l'âme humaine : si je croise une chose rouge, qui affecte mes yeux, je vais produire le concept « rouge » ; et cette production, encore une fois, n'est qu'une réaction à un bouleversement sensible.

Passons au deuxième aspect de la réaction comme véritable ré-action : réagir, c'est agir *contre*.

C'est un sens qui vaut déjà pour les réalités non humaines : si mon corps malade « réagit » quand il prend le remède, c'est qu'il se modifie de façon à *contrebalancer* l'effet de la maladie. Ré-agir, ce serait donc agir, agir véritablement, pour s'opposer, pour contrer une première action dont on pense être la victime, dont on pense qu'elle est injuste, etc. En ce sens, l'idée est plutôt positive. Et l'on valorise souvent, de fait, non seulement ce qu'on appelle « la réactivité », c'est-à-dire la capacité à s'adapter rapidement, à faire face, mais aussi la capacité de répondre à une action jugée négative par une action contraire (le pire, en ce sens, serait d'être « sans réaction », *i.e.* soumis, écrasé, amorphe, ou encore lâche, indigne).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale
L'action, la réaction

Et l'on dira, du reste, que, de toute façon, toute action humaine est nécessairement une ré-action. Car l'homme est en situation, toujours inscrit dans un monde, avec ses contraintes, ses événements, qui pèsent sur l'individu. L'individu ne vit pas dans un monde idéal, soustrait à toutes les déterminations ; c'est l'inverse : il est sur-déterminé (par la nature, par sa naissance, son éducation, son monde social, son niveau économique, les autres, etc., ce qui, du reste, entraîne, lorsqu'il réagit, une série d'actions/réactions qui se propage dans ce qui l'entoure ; cf. H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, chapitre V, p. 214 : « l'action agissant sur des êtres qui sont personnellement capables d'actions, la réaction, outre qu'elle est une réponse, est toujours une action nouvelle qui crée à son tour et affecte autrui. Ainsi action et réaction, chez les hommes, ne tournent jamais en milieu fermé et ne sauraient se confiner entre deux partenaires »), et c'est toujours relativement à ces déterminations qu'il peut agir, c'est-à-dire éprouver et gagner sa liberté. L'action est nécessairement ré-active, non seulement parce qu'il y a des déterminations qui conditionnent, prédisposent, ou stimulent l'individu, mais parce que l'individu, pour être libre, doit, au moins en partie, contester ces limites. Il suffirait de rappeler ici la célèbre phrase d'Alain : penser, c'est dire non. On pourrait gloser, en effet : agir, c'est dire non ; c'est donc ré-agir. Agir, agir dans la réalité, c'est toujours contester cette réalité, la nier, la transformer, la travailler, pour la dépasser.

Cela étant, cette réaction comprise comme ré-action, *i.e.* comme action *contre…*, peut s'entendre d'une manière plus négative (qui ne valorise plus, donc, la puissance de contestation et de transformation du réel par l'individu). Pourquoi ? Parce qu'on insiste cette fois sur la dépendance de celui qui réagit : si pour agir, il faut toujours ré-agir, cela veut dire qu'on dépend toujours d'autre chose, qu'on est fondamentalement aliéné, qu'on est impuissant à se déterminer par soi-même, *i.e.* qu'on est dépourvu de spontanéité et d'autonomie (comme quelqu'un, par exemple, qui n'aurait pas d'idées, mais devrait chaque fois penser en critiquant telle ou telle thèse d'un autre). La réaction, en ce sens, serait la caractéristique d'un être incapable de créer. C'est ce que fustige Nietzsche lorsqu'il attaque les hommes du *ressentiment* qui ne peuvent créer, en fait, qu'en disant « non » (ce qui n'est pas une véritable création), qui n'existent qu'en opposition, sans spontanéité : dire non au monde extérieur, non au plaisir, etc. La réaction manifeste ici une incapacité d'affirmer, de commander, une faiblesse de la volonté de puissance. Elle est le fondement à partir duquel l'esclave peut se penser ; ce dernier ne peut se concevoir que par rapport à un extérieur déterminé négativement comme coupable, tandis que le maître affirme sa propre nature, crée les valeurs en affirmant au premier chef la sienne, en mettant au premier plan le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

sentiment de la plénitude, de la puissance qui veut déborder. En guise d'illustration, on peut renvoyer à ce texte : Nietzsche, *Généalogie de la morale*, I, 10, trad. E. Blondel, O. Hansen-Love, T. Leydenbach et P. Pénisson, Paris, GF-Flammarion, p. 48 : « L'insurrection des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment* lui-même devient créateur et engendre des valeurs : le ressentiment d'êtres tels que la véritable réaction, celle de l'acte leur est interdite, qui ne s'en sortent indemnes que par une vengeance imaginaire. Alors que toute morale noble procède d'un dire-oui triomphant à soi-même, la morale des esclaves dit non d'emblée à un « extérieur », à un « autrement », à un « non-soi » ; et c'est *ce* non-*là* qui est son acte créateur. Ce retournement du regard évaluateur, cette *nécessité* pour lui de se diriger vers l'extérieur au lieu de revenir sur soi appartient en propre au ressentiment : pour naître, la morale des esclaves a toujours besoin d'un monde extérieur, d'un contre-monde, elle a besoin, en termes physiologiques, de stimuli extérieurs pour agir ; son action est fondamentalement réaction. C'est l'inverse qui se passe dans le mode d'évaluation noble : il agît et croît spontanément, il ne cherche son antithèse que pour se die un oui à lui-même, encore plus reconnaissant, encore plus jubilatoire. »

Cela étant, comme on le disait d'emblée (à propos de la « réactivité ») toute réaction n'est pas nécessairement négative. Si l'on part du fait que, nécessairement, l'homme n'a pas toute initiative, on peut imaginer qu'il réponde non pas seulement négativement mais aussi positivement à un premier « appel ».

Nous examinerons un exemple illustrant les *deux* aspects de cette « réaction » par l'étude d'un texte de saint Augustin sur le péché d'Adam, texte extrait de *La Cité de Dieu* XIV, 13, 2, DDB, Bibliothèque Augustinienne, p. 415-417.

J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,
ancien élève de l'ENS,
maître de conférences à l'Université de Nanterre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021